

La démocratie, une valeur spirituelle ?

Contribution à la réflexion, par Bernard Levasseur (5/01/2007)

Ceci exprime quelques réactions au document de travail publié dans la lettre n°56 bis.

1) Je souscris volontiers à la définition du spirituel : « Le spirituel n'est pas pour nous synonyme de religieux. Il est ce qui appelle chacun à réfléchir à sa place dans l'espace et le temps, et à s'interroger sur sa finalité mais aussi sur le ressort qui sous-tend son action. »

Cette notion du spirituel est bien complétée par la formulation de Majid Rahnema citée dans le document :

« Je veux parler de notre plus grande richesse, de « *l'humain* » caché en chacun de nous, ce noyau « *d'humanum* » qui loge en lui ce que certains appellent « *le Dieu en chacun de nous* » ou le Dieu tout court, ou encore ce que d'autres nomment Conscience, Raison, Amour... C'est dans cette composante humaine, dans ce « temple intérieur de la vie » que réside le seul espoir pour qu'un véritable présent soit réinventé... ».

... ou encore dans cette autre formulation de ma chère Etty Hillesum, quand elle explique ce qu'elle trouve dans la méditation et le recueillement : « ce qu'il y a de plus profond en moi et que pour plus de commodité j'appelle Dieu. »

Il faut aussitôt ajouter et préciser, pour bien définir ce domaine du spirituel, que celle ou celui en qui s'éveille la spiritualité ne se croit pas unique, et sait que ce « noyau d'humanum », ce « plus profond en moi », est aussi un « plus profond en chacun de nous » et que donc la spiritualité conduit tout naturellement et comme nécessairement à concevoir comme une réalité et une valeur l'universalité humaine.

2) à partir de là la démocratie apparaît avant tout comme une exigence spirituelle. De cette constatation, qu'en chaque être humain tel qu'il est et quel qu'il soit réside une étincelle de conscience et de spiritualité (ce « noyau d'humanum » dont parle M R), découle l'idée de la dignité éminente et imprescriptible de chaque individu. Prendre pleinement en compte cette dignité conduit à l'idée de la démocratie, car elle est le seul régime politique qui respecte pleinement cette dignité et la mette en œuvre.

La phrase en 2 b qui dit de la démocratie : « Elle donne à chaque être humain une valeur irremplaçable, en lui donnant une part égale de la souveraineté. » est en parfaite harmonie avec cette approche car elle montre bien que la démocratie, dans la mesure où elle est le seul régime politique dont on puisse dire cela, est par là aussi le régime qui traduit le mieux dans la pratique l'exigence spirituelle d'égalité de dignité de tous les êtres humains.

3) Réciproquement, la pratique vivante de cette spiritualité qui reconnaît une valeur éminente à chaque individu est la vertu démocratique par excellence, en ce sens que la démocratie est menacée de dévoiements qui peuvent être très graves, si cette spiritualité fait défaut, c'est-à-dire si elle n'est pas suffisamment répandue et partagée par les individus qui vivent sous une Constitution démocratique. C'est d'ailleurs ce que confirme cette affirmation que « En un mot, pour se réaliser pleinement, la démocratie doit s'appuyer sur une spiritualité démocratique. »

Apparaît en corollaire une certaine idée du dialogue démocratique, que je définirai en citant encore Etty : « Ma vie n'est qu'une perpétuelle écoute « au-dedans » de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que j'écoute « au-dedans », en réalité c'est plutôt Dieu

en moi qui est à l'écoute. Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu. » Ce que les mots cherchent à faire sentir dans ce « Dieu écoute Dieu » est certainement la plus belle définition que je connaisse de l'état d'esprit où devraient se trouver les participants à un débat pour que le débat qu'ils entretiennent mérite pleinement le qualificatif de démocratique. C'est aussi une excellente indication de ce qu'est la « spiritualité démocratique ».

En conclusion, on ne peut que souscrire à cette affirmation : *« que la démocratie est non seulement une philosophie de la vie et de la cité, mais aussi une exigence morale, et que cette exigence est extrêmement ambitieuse voire utopique. »* et il faut ajouter pour compléter que la démocratie parfaite utopique, la démocratie qui accomplirait complètement l'exigence spirituelle d'où elle procède, devrait s'appliquer également à l'ensemble des humains et les rassembler tous dans des institutions communes.

4) Définissons aussi la politique. De façon neutre, le terme désigne ce qui a trait à l'organisation, à l'encadrement et à la conduite de la vie et des actions collectives. D'un point de vue normatif, en liaison avec ce qui vient d'être dit, c'est la mise en pratique dans confrontation avec le réel de l'exigence spirituelle d'égale dignité de tous les êtres humains et donc de démocratie. Mais c'est aussi dans l'histoire telle qu'elle se déroule un champ de déchainement de passions humaines : attrait pour la puissance et les honneurs, les richesses et la gloire ; aussi la haine d'autrui, le goût collectif pour l'exercice de la violence et la destruction des « autres ».

5) A ce stade de la réflexion apparaît le besoin de confronter notre analyse de la spiritualité avec la réalité historique, et en particulier de clarifier le positionnement des religions.

Constatons d'abord que nos ancêtres semblent avoir forgé ou reçu des réponses aux questions existentielles que nous avons mises à la base de la spiritualité, sans avoir au préalable formulé les questions avec la clarté et la simplicité que nous leur avons données. Ce que nous parvenons à exprimer aujourd'hui comme étant les éléments constitutifs d'une spiritualité pleinement épanouie : la reconnaissance de la dignité éminente de chaque être humain, et partant l'universalité humaine comme valeur et la démocratie comme exigence, ces éléments ne sont pas apparus ainsi clairement à la conscience des hommes depuis les origines de la civilisation. On peut parler d'une lente émergence, mais il faut aussitôt reconnaître d'une part qu'elle n'a pas eu les caractères d'un processus continu¹, et d'autre part qu'elle n'est pas entièrement aboutie, puisque ces éléments ne seraient certainement pas encore aujourd'hui acceptés par tous.

Il en résulte une difficulté : on admettra volontiers que les religions sont un phénomène très répandu dans le temps et l'espace, quasi constant dans les sociétés humaines alors même que leurs formes et leurs contenus sont très divers, et qu'elles sont dans l'Histoire le vecteur principal d'expression de la spiritualité ; on pourrait donc attendre, en conclusion de nos analyses précédentes, de constater dans l'Histoire que la majorité des religions prônent ou favorisent l'installation de régimes démocratiques, ou encore on devrait constater une corrélation entre l'intensité du sentiment religieux et la démocratisation de la vie publique. Il est clair qu'on en est loin ; la démocratie est née en Grèce en marge de ce qu'était la religion de l'époque et, dans la suite et ailleurs, les religions semblent au mieux avoir réussi à s'accommoder de la démocratie, mais majoritairement dans le temps et l'espace elles s'y sont opposées. Elles ont avec le pouvoir et la politique des rapports pour le moins contestables, leurs déviances principales tenant à préférer à la démocratie le

¹ Bien qu'il n'eût pas l'idée de démocratie comme système politique, Confucius était plus proche de cette spiritualité que Marx ou Ignace de Loyola.

pouvoir absolu plus ou moins déguisé en théocratie, et pour le reste à succomber trop souvent aux passions les plus condamnables qui pervertissent la vie et l'action politiques. D'autre part, se considérant chacune détentrice de la seule et entière vérité, alors même qu'elles posent l'universalité et la dignité humaines comme valeurs, elles les subordonnent en fait au triomphe de leur vérité, toujours prêtes à condamner, réprimer, combattre par la force voire exterminer les hérétiques, mécréants ou déviants de tous poils.

Je suis personnellement tenté de prendre un angle d'approche pour moi assez commode : considérer que la spiritualité telle que définie au début est le terme naturel vers lequel on doit tendre, qu'elle se cherche confusément à travers la grande variété des religions, et que les religions ont donc toutes à faire un travail d'épuration pour se débarrasser d'éléments (comportements, croyances, règles, rites) hérités mais sans valeur réelle ou erronés, comme elles l'ont déjà fait pour d'autres éléments au cours de leur histoire : les sacrifices humains, la lapidation par exemple sont des éléments qu'ont retrouvés sous la forme de trace ou même de prescription dans leurs textes fondateurs et néanmoins toutes les rejettent aujourd'hui comme des manifestations barbares. Au terme de ce travail, elles se retrouveraient toutes fusionnées dans la même spiritualité dépouillée, étant précisé que dans une étape provisoire cette spiritualité dépouillée pourrait apparaître comme définie à partir de la recherche entre elles d'un consensus par recoupement façon Rawls, chacune conservant provisoirement son « folklore » spécifique.

Mais c'est un peu facile : Il faut reconnaître que pour beaucoup d'individus l'éveil et le développement de leur spiritualité sont inséparables de leur appartenance reconnue et voulue à une religion, qui signifie pour eux poursuite d'une tradition très ancienne dont ils se sentent héritiers et en même temps appartenance à une communauté vivante et présente ici et maintenant, grâce à laquelle et au sein de laquelle leur spiritualité s'exprime et s'épanouit. Le « dépouillement » dont je parle aurait certes pour effet positif de poser en surplomb de toutes les autres les valeurs les plus essentielles, mais en même temps il serait un appauvrissement si tout le reste était comme effacé. La civilisation universelle à construire devra être une civilisation au sein de laquelle la multiplicité des traditions spirituelles sera reconnue et considérée comme une richesse, et donc finalement sauvegardée. L'idéal serait que chaque grande tradition trouve dans le meilleur d'elle-même et dans sa façon propre d'honorer l'humanité le chemin de son adhésion aux principes de la spiritualité tels qu'énoncés plus haut, en sorte qu'elle puise dans cette participation à la construction commune non le sentiment d'un affadissement, mais celui d'un épanouissement, voire d'une véritable renaissance. Si difficile qu'elle apparaisse, cette voie me paraît celle qui nous protégerait le plus sûrement du risque d'évoluer vers le « clash des civilisations » décrit et redouté par Huntington.

La sagesse hindoue dans ce qu'elle a de meilleur fournit ici un modèle, quand elle enseigne que le mystère divin est si vaste et si profond que toutes les religions peuvent être regardées chacune comme une voie particulière pour l'approcher, chacune étant justifiée dans la voie qu'elle suit et aucune intrinsèquement supérieure aux autres². Comparée au relativisme teinté de scepticisme qui caractérise l'esprit du temps, pour qui « Tout se vaut » et de là « Rien ne vaut », cette forme originale de relativisme, qui ne rabaisse pas mais au contraire valorise les différences qu'elle constate, nous oriente vers l'esprit nouveau avec lequel les religions devraient aborder leurs différences.

Dans cet esprit on pourrait se fixer un principe : tout Dieu, tout article de foi, tout rite, tant qu'ils sont sincèrement sacrés pour un individu aujourd'hui vivant, tant que pour cet individu ils sont inséparables de sa spiritualité, par cela même méritent un respect

² Voir notamment L'enseignement de Ramakrishna, Albin Michel 1949, pages 252 à 268

particulier. En conséquence Vishnou, par cela seul qu'il est adoré par des millions d'Hindouistes, doit être pour nous plus respectable que Jupiter, que révéraient les grecs et les romains dont nous sommes par ailleurs héritiers plus étroitement que des ancêtres du continent indien, mais qui aujourd'hui ne représente plus rien pour personne.